

Comptes rendus

**PELLERIN, FRED. *Comme une odeur de muscles. Contes de village*. Montréal, Planète rebelle, collection « Paroles », 2005, 150 p. + DC. ISBN 2-922528-55-3**

**Aurélien Boivin**

Volume 4, 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201791ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201791ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (2006). Compte rendu de [PELLERIN, FRED. *Comme une odeur de muscles. Contes de village*. Montréal, Planète rebelle, collection « Paroles », 2005, 150 p. + DC. ISBN 2-922528-55-3]. *Rabaska*, 4, 184–188.  
<https://doi.org/10.7202/201791ar>

PELLERIN, FRED. *Comme une odeur de muscles. Contes de village*. Montréal, Planète rebelle, collection « Paroles », 2005, 150 p. + DC. ISBN 2-922528-55-3.

Troisième recueil de contes publié chez le même éditeur, Planète rebelle, *Comme une odeur de muscles. Contes de village* est divisé en quatre parties (ou chapitres), titrés et numérotés de 0 à 3. Les titres, comme c'est devenu la coutume chez le conteur, sont des jeux de mots : « Dans la prison de l'ombre » (10 contes), « Les Sports d'épique » (14 contes), « Le Dresseur de vent II » (12 contes) et « L'Entrain à vapeur » (8 contes). Sert de prologue un texte, intitulé « Mise au point », dans lequel le conteur présente son village, Saint-Élie-de-Caxton, en Mauricie, qu'il est en train de mettre sur la carte du Québec, voire du monde, et quelques-uns de ses habitants, devenus légendaires grâce à lui. En épilogue, il trace le destin de ses deux principaux personnages, sa grand-mère Bernadette, décédée en 1994 et qui lui a laissé un lot de contes qu'il a décidé de sauver de l'oubli tout en enrichissant le patrimoine littéraire non seulement de son village mais de tout le Québec, et son héros, Ésimésac Gélinas, « l'homme le plus fort du monde de Saint-Élie-de-Caxton », est mort, lui aussi, « de sa belle mort [...] parce que c'est comme ça. Parce que si on veut devenir une légende, il faut bien mourir » (p. 149).

Le conteur, selon l'enseignement de l'Évangile qui dit qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César, rend justice à sa grand-mère, une conteuse analphabète, mais douée d'une imagination débordante : « Ma grand-mère, elle était contante. Comme le verbe. <Conter> au participe présent » (p. 15). « [F]emme berceuse. Assidue dans sa vieille chaise de bois. Et elle craquait. Ma grand-mère craquait, mais la chaise surtout » (p. 15), alignant « le crac sur le tac de l'horloge ». Aussi est-elle devenue, au fil des années, une « grande navigatrice du prélat onduleux » (*ibid.*). C'est avec elle qu'il arpente les rues du village et qu'il apprend des histoires qu'elle raconte comme un grand livre d'images que le conteur Pellerin transforme, à son tour, non sans verbe et moult jeux de mots.

« ... ils se marièrent, vécurent heureux et eurent de nombreux enfants » (p. 19). Comme si le conteur avait voulu le faire par la fin, ainsi commence le premier conte, « Le Bébé boum », qui raconte la naissance d'Ésimésac Gélinas, dernier rejeton d'une famille de 474 enfants, – dans le conte tout se peut –, doué d'une force herculéenne, propre à faire rougir les Jos Montferrand, Louis Cyr et Victor Delamarre. Point étonnant que, de par son rang dans la famille, il porte un prénom si rare. Si, selon le conteur, « [l]es papes qui ont compris ont fini par se donner des chiffres » (p. 19), la coutume n'est pas encore établie dans les familles nombreuses du Québec où il est devenu « plus difficile de baptiser [les enfants] que de les accoucher » (*ibid.*).

Quoi qu'il en soit, le père était simple bûcheron, alors qu'elle, la mère, était « dans la mère jusqu'au cou » (p. 20). Voici comment il présente son héros : « Frais né, et de puissance surprenante. Les hormones d'homme hors normes. Il mangeait tout ce qui lui passait sous la bouche. Croûte que croûte [...] et qui herculait devant rien » (p. 27), pouvant même tordre un « trente sous jusqu'à ce que la face de la reine saigne du nez » (p. 28). En fait, Ésimésac avait tout pour devenir héros légendaire puisqu'il « tenait de l'incroyable », tant il était « [f]ort. Et le mot est faible » (p. 29). Seule son ombre fait défaut, tant elle est disproportionnée par rapport à sa corpulence. Une tante, quelque peu sorcière, consultée avant qu'il n'entre à l'école, l'a gratifiée d'une « ombre magique », à la condition qu'il suive trois conseils qu'elle lui dicte un soir : « *Ne fais pas de mal à une mouche* », « *Changez de côté, vous vous êtes trompés* » et « *Fais confiance au chauffeur* » (p. 36).

Les exploits de ce héros, qui fait la gloire, du petit village de Saint-Élie-de-Caxton, comme d'autres que l'on a déjà rencontrés, sont nombreux, que le conteur puise dans le grand livre de sa grand-mère. C'est ainsi que, par exemple, après avoir délivré du « coude » de l'évier une pétale – « à Saint-Élie-de-Caxton, “ la ” pétale est d'une féminité qui résiste à toute tentative d'intervention grammairienne » – (p. 40) de rose que la belle Lurette, la fille du forgeron Riopel, héroïne du précédent recueil (*Dans mon village, il y a belle Lurette...*), a laissé échapper, il reçoit la récompense promise : « une large ceinture de cuir » à « la boucle dorée aux reliefs western » sur laquelle était gravée l'inscription suivante : « L'homme le plus fort du monde de Saint-Élie-de-Caxton » (p. 45). C'est encore lui qui, sur le point de remporter, contre le forgeron Riopel, le tournoi international de dames francophones internationales de dames, le TIDIFFSEDC » (p. 58), surprend son adversaire à manger les pièces par en arrière. « [P]ris d'une montée dramatique d'adrénaline » (p. 61) et confronté à une véritable « phase terminale » (p. 62), il menaçait de le réduire en bouillie, d'un seul coup de poing qu'il avait reculé « loin derrière. Loin. Loin, comme pour accumuler tout l'élan d'Amérique » (p. 63), sous l'œil attentif des spectateurs médusés, quand une mouche, sans doute une mouche de Brodain Tousseur (ou de Toussaint Brodeur, c'est selon, comme dirait Jos Violon), « l'un des éleveurs les plus populaires de ces cheptels volants », « des bétails ailés de six à sept cents livres. Des bibittes à panaches » (p. 63), vient se poser sur sa jointure. Se souvenant, sur-le-champ, du premier conseil de sa parente la sorcière, il n'a d'autre choix que de retenir son geste : « Autant dire que la mouche était plus forte que lui. Dans un sens. Si on veut » (p. 71). Il va même jusqu'à pousser son raisonnement encore plus loin et pour lui-même, en souhaitant devenir une mouche. Ce qui, dans le conte, est vite fait. Il devient coup sur

coup, et selon les mêmes paroles ou formules magiques, truite, ours noir, forgeron Riopel et, enfin, Ésimésac, revenant ainsi à la case départ. Deux gagnants sont alors proclamés, le forgeron et l'homme fort, qui avait, dans sa rage, renversé le damier.

Dans cette partie du recueil, on rencontre encore le coiffeur Méo Bellemare, passé maître dans la décoiffure, car les clients, incapables de payer en argent, en pleine crise, le payaient en ponces de gin : « À la messe, le dimanche, tout le monde prenait place dans son banc. De dos, on pouvait facilement déduire le moment de la journée pour chacun des rendez-vous. Selon le degré du dégradé. Matin, après-midi ou soir » (p. 54). On rencontre aussi Souris Garand, qui avait peur des petites bêtes, Brodain Tousseur, brasseur de bière à bibittes, qui fournit au curé la bière de messe, lui qui a réussi à faire croire à la fabrique que « le vin de messe était une denrée périssable » (p. 97), autres personnages excentriques du village, qui reviennent dans la section « Le Dresseur de vent II ». On y apprend, entre autres, la supposée surdité de Brodain, qui confond son curé au confessionnal, en lui demandant de changer de place ou de côté de la grille avec lui (« La Surdité volontaire »), l'habileté du forgeron Riopel, l'inventeur des « fers à cheval à talons hauts » (p. 103) et des épingles à linge à serrure pour éviter « les vols répétés de vêtements sur la corde à linge » (p. 104). C'est cette invention que se procure Ésimésac et qui provoque une importante sécheresse à Saint-Élie-de-Caxton, qui dura... un été, car le héros a perdu la clé de la serrure, après avoir, la veille, suspendu son chapelet à la corde à linge dans l'espoir, selon la croyance populaire, bien connue dans tout le village, de « s'assurer du beau temps », le lendemain. Heureusement que cette même invention lui permettra, plus tard, de se couvrir de gloire, lors du « violent incendie qui menaçait le village après avoir détruit sur son passage les villages des alentours, en parvenant à tourner, grâce à sa force herculéenne, la girouette bien installée sur le toit de l'église paroissiale tout en ordonnant au vent de changer de direction. « Changez de côté, vous vous êtes trompés », le deuxième conseil de sa tante la sorcière. Et le feu prit une autre direction, allant « mourir là où il était né » (p. 121). C'est pourquoi, selon la grand-mère, on distingue, depuis, à Saint-Élie-de-Caxton deux forces : « celle qui éteint les feux » et celle, « plus grande encore, qui fait tourner les vents » (p. 121). Ésimésac ne manquera pas de faire confiance au chauffeur de la locomotive, lui qui, étendu avec tous les villageois sur le rail de chemin de fer, les uns la langue, les autres l'appendicite ou d'autres encore le baiser collés au fer, désireux de participer avec lui à ce « suicide municipal » pour expier la faute du héros, responsable de la sécheresse pour avoir oublié son chapelet sur la corde à linge. Tous ont la vie sauve, cependant, rassurez-vous.

Les contes de *Comme une odeur de muscles* sont peut-être moins bien réussis, du moins à mon avis, que ceux des deux recueils précédents, mais ils témoignent de la verve (et du verbe) du conteur qui a, encore une fois, puisé dans les annales de son village natal, un village rural sans histoire, à ce que l'on disait, à qui il a su redonner vie en rappelant la simple réalité quotidienne de ses habitants. Il faut certes reconnaître, et c'est bien la magie du conte, que, dans ce village, les habitants ne font pas les choses comme ailleurs : le curé a troqué son vin de messe pour de la bière de messe dont Brodain Tousseur a le secret, lui qui a commencé, et avec un réel succès, l'élevage de « mouches mouchetées », invention qui a poussé plusieurs agriculteurs à se recycler dans cet élevage qui rapporte beaucoup. Et que dire de la grand-mère qui, en raison de son haut degré d'analphabétisme, a contracté une sévère « forme de diabétisme » (p. 49), et d'Ésimésac, héros plus grand que nature que le conteur parvient à hausser au niveau de la légende.

Comme dans les contes merveilleux, Fred Pellerin ne craint pas les exagérations dans un monde pourtant bien réaliste. Il multiplie aussi les jeux de mots, plus nombreux ici que dans les recueils précédents. Certains, il faut le préciser, sont de véritables trouvailles et prouvent le talent de conteur de ce jeune qui participe avec fougue au renouveau du conte. La grand-mère Bernadette « jouait [du piano] à l'œil (p. 17), la belle Lurette savait « pleurer à des yeux à la ronde » (p. 39). À la naissance de son fils Ésimésac, son père le prit « sous lui. Sa mère sous ailes » (p. 32), et les deux parents décidèrent alors d'arrêter « la reprocréation » (p. 32). Surtout qu'Ésimésac, né après quinze ans de gestation, était un colosse aux « énormes pieds. Comme une rallonge à ses orteils. Sur la même longueur d'ongle » (p. 37). D'autres jeux de mots sont moins réussis, tirés par les cheveux, tels « les candides dira-ton » (p. 43), « faire front commun du tour et de la tête » (p. 12), « les curés veillaient aux grains de chapelet » (p. 19), etc. Si ces jeux de mots provoquent inévitablement le rire, surtout dans l'assistance lors des spectacles du conteur, comme le révèle le DC, il faut dire aussi que Pellerin, souvent, parvient à susciter la réflexion, quand, par exemple, il ridiculise le recours abusif de la civilisation (supposément !) moderne aux sigles et abréviations (p. 58). Il rappelle encore « l'électrification sauvage de nos civilisations » (p. 31). Et grand-mère Bernadette, femme dépareillée s'il en est une, montre qu'il n'est point besoin d'avoir fait de longues et savantes études, voire de savoir lire et écrire, pour laisser sa trace. Quel enseignement elle livre par l'entremise de son petit-fils : « Ma grand-mère, elle était de la race de ceux qui disent qu'il ne faut jamais cogner. Elle allait jusqu'à prétendre qu'il faut éviter tous les coups. Autant pour celui qui frappe que pour celui qui se fait frapper. Dans sa bouche, ça se prononçait comme un proverbe. Que le trou souffre autant

que le clou. C'était sa manière de pratiquer. Les arts marteaux » (p. 86). Quant aux trois conseils que reçoit Ésimésac, ils sont de véritables leçons de sagesse.

*Comme une odeur de muscles* est un recueil à lire, à écouter, à rire et à méditer.

AURÉLIEN BOIVIN  
Université Laval, Québec